

DUBOIS, MARC-ROBERT (1900-1933)

DUBOIS, Marc-Robert, missionnaire et pasteur baptiste, né à Saint-Imier (canton de Berne) le 15 mai 1900 et décédé à Ottawa (Ontario) le 17 avril 1933. Il avait épousé Lydia Coelho le 14 avril 1925. Inhumé au cimetière de Grande-Ligne.	Nous ne lui connaissons pas de photo
---	--

Alors que le pasteur Dubois n'a pu œuvrer au Québec que quinze mois avant son décès, son épouse Lydia Coelho a travaillé pour les baptistes comme colportrice pendant une douzaine d'années par la suite. C'est pourquoi nous les avons ici réunis.

Marc-Robert Dubois, pasteur baptiste à Hull

Marc-Robert Dubois est né à Saint-Imier, dans le canton de Berne, à 15 km au nord de La Chaux-de-Fonds, dans la Suisse francophone, le 15 mai 1900. Son père était Charles-Henri Dubois (-1931) et sa mère Camille Yung (-). Il a été élevé dans un foyer chrétien avec ses deux frères. Marc-Henri avait fait un apprentissage d'horloger, mais il avait décidé de bonne heure de consacrer sa vie au service de Dieu. Il a fait trois années d'études (probablement en 1922-1925) à l'Institut biblique de Bienne non loin de l'endroit où il était né. Il y a rencontré Lydia Coelho qui était née le 9 février 1905 à Figueira da Foz (Coimbre) au Portugal où ses parents habitaient toujours. À la fin de leurs études, ils se sont épousés le 14 avril 1925, c'est ce qui explique qu'ils habitent Saint Imier en juin. Après un bref épisode de pastorat en Europe, ils sont tous deux partis de Marseille le 24 octobre 1925 et sont arrivés à Alexandrie au début novembre voulant se consacrer aux arabes. Pourtant, ils n'y sont restés que peu de temps, car Lydia ne pouvait supporter le climat. Ils se sont plutôt installés en Belgique, employés par la Mission évangélique à Liège et habitaient dans la proche banlieue puisque leurs deux enfants sont nés à Seraing-sur-Meuse, Jean-Henri (29 mars 1927) et David-André (13 janvier 1930). Ils y sont restés quatre ans jusqu'en 1931.

C'est dans ce dernier pays que le pasteur Arthur-Émile Boisvert, (alors en formation à Nogent-sur-Marne en banlieue de Paris) l'a rencontré et a fait en sorte que la Mission de la Grande-Ligne pour laquelle il travaillait l'invite à œuvrer au Québec. C'est ce que le couple a volontiers accepté. Robert a quitté Anvers en octobre 1931 et est arrivé à Québec le 7 novembre. Son épouse l'a rejoint en décembre avec les deux enfants.

La Mission a rapidement assigné à Marc-Robert Dubois le poste de pasteur de l'église française de Hull située dans le quartier de Wrightville. La mort du pasteur George MacFaul peu auparavant (voir sa biographie) avait désorganisé le travail (bilingue) dans cette section de sorte que le pasteur Dubois devait presque repartir de zéro. Sa personnalité attachante et son zèle évangélique produisirent vite leur effet. Dès le mois de mars 1932, il comptait en moyenne 27 personnes au culte, 38, en juin. Le clergé de l'endroit ne resta pas indifférent à cet afflux de catholiques chez les protestants. Il commença par dénigrer les installations de la mission et s'en prit ensuite aux adhérents. Il fit pression sur les responsables du village pour qu'ils n'accordent pas de soutien aux chômeurs (dans cette période de crise économique) ni à d'autres qui fréquentaient l'église baptiste, de sorte que ces anciens catholiques étaient dans le dilemme de crever de faim

ou de retourner à l'Église qu'ils avaient volontairement quittée. Le pasteur Dubois malgré tout gardait espoir en l'avenir. Son épouse avait donné naissance à son troisième fils, Samuel-Robert, le 18 mars 1932.

Pourtant sa situation personnelle devenait difficile. Lydia recevait à l'automne la nouvelle de la mort de sa propre mère au Portugal. Son fils, David-André, décéda le 17 décembre 1932, De plus, Marc-Robert éprouvait de problèmes de santé croissants, et après seulement quinze mois d'activité dans son église, et trois semaines alité chez lui, il est décédé peu après à l'hôpital civique d'Ottawa le 17 avril 1933 de troubles rénaux et cardiaques. Il n'avait que 32 ans. Il a été inhumé dans le cimetière de Grande-Ligne en présence de plusieurs pasteurs et des professeurs de l'Institut Feller, mais nous n'y avons pas trouvé de stèle à son nom.

Cette perte était malencontreuse juste au moment où la Mission de la Grande-Ligne venait de former son premier missionnaire à l'extérieur du pays et qu'elle aurait eu besoin de l'apport de nouveaux pasteurs.

Sources

Rapport annuel de la Mission de Grande-Ligne 1933, p. 5.

L'Aurore, 28 avril 1933, p. 2

The Ottawa Journal, 19 avril 1933, p. 2

L'arbre franco-protestant dans Ancestry.ca pour certains actes.

COELHO (DUBOIS-BROUILLET), LYDIA (1905-1983)

COELHO, Lydia, missionnaire, évangéliste, colportrice baptiste et institutrice, né le née le 9 février 1905 à Figueira da Foz (Coimbre) au Portugal et décédée le 12 juillet 1983 à Saint Catharines (Niagara) en Ontario. Elle avait épousé successivement Marc-Robert Dubois (1925) et Silas Brouillet (1963). Nous ne connaissons pas le lieu de son inhumation.



Lydia Coelho-Dubois comme évangéliste au Québec

À la mort de son mari, Lydia n'avait pas sur place de moyens de subsistance et elle dut retourner en Suisse, s'installa à Neuchâtel avec ses deux enfants et y vécut la Grande crise économique, probablement soutenue par ses beaux-parents. Son vœu le plus cher était de revenir au Québec pour y poursuivre l'œuvre commencée plus tôt avec son époux. Jugeant qu'elle avait le caractère qu'il fallait, une bonne expérience et un zèle évangélique ardent, la Mission de la Grande-Ligne l'engagea pour servir comme colportrice (Bible woman) et évangéliste à Montréal. À partir de 1938 et pour les douze prochaines années, les rapports annuels rendront compte de ses activités. Elle n'avait que 33 ans quand elle est revenue au Canada le 4 septembre 1938, accompagnée de ses deux

enfants, Henri qui a onze ans et Samuel, six. Ils vont donc grandir à Montréal puis s'y marier, mais aller travailler ailleurs comme on le verra à la fin.

Ses tribulations ressemblent fort à celles qu'ont connues les autres colportrices dont nous avons fait la biographie (comme Elisabeth Scott-Casgrain, Dosithée Piché-Côté, Gladys Clarke et Laura Northwood de la génération précédente). C'est l'église de L'Oratoire qui lui sert de pied à terre, mais elle n'y est pas directement rattachée. Elle œuvre aussi bien au centre-ville que dans le secteur de l'église de l'Est et dans celui de Saint-Henri, ce dernier étant sous la direction du pasteur de Marieville, Émile Boisvert, qui l'avait sûrement recommandée. Lydia a visité sa première année un nombre considérable de foyers, transformant certains hôtes par sa présentation de la Parole, priant pour les aider dans la recherche de la vérité, du pardon et de la paix, selon sa propre formulation.

Le rapport de 1941 nous dit qu'elle a fait en moyenne une centaine de visites à domicile chaque mois. Il ne s'agissait pas d'ailleurs, selon son rapport, d'en faire le maximum, mais le plus souvent d'engager de longues conversions avec les personnes visitées, leur lisant des passages bibliques et les leur expliquant ou encore s'engageant avec elles dans de chauds débats. Ces situations demandaient une attention personnelle et soutenue. Lydia tente sérieusement de maintenir et d'élargir le nombre de personnes touchées dans le secteur de Saint-Henri.

« Il est important de visiter les familles parce que c'est la seule façon de rejoindre les catholiques qui viennent à l'occasion à L'Oratoire. Si les gens qui ont entendu parler du message du salut sont laissés à eux-mêmes, ils finissent par l'oublier. Mais s'ils se posent chez eux des questions et que nous sommes en mesure d'y répondre sérieusement, le résultat est souvent une adhésion au Christ » (1943). Elle souligne par ailleurs que les membres des paroisses baptistes aiment bien qu'on les visite souvent, pour entretenir la flamme, pourrait-on dire. Elle cite aussi le cas de membres qui ont comme elle l'esprit missionnaire et qui sont prêts à distribuer des Nouveaux Testaments ou des traités en les payant au besoin de leur poche.

À partir de 1944, elle signale qu'elle s'occupe aussi de l'école du dimanche à L'Oratoire, les enfants y apprenant à prier à haute voix. Saint-Henri n'est pas constitué en église, mais elle se réjouit d'y tenir de nombreuses rencontres dans la maison d'une famille convertie quatre ans plus tôt. Des catholiques se joignent à eux.

On sait qu'aux étés 1944 et 1945, elle est à South Ely (Shefford) comme colportrice et qu'elle y joue le rôle de pasteure. Dès l'automne, elle revient à Montréal et y poursuit son travail, s'occupe particulièrement de l'école du dimanche de L'Oratoire et fait des études bibliques à Saint-Henri. Elle rencontre souvent dans ce quartier des témoins de Jéhovah qui y sont très actifs. Pour bien des gens, ce qu'ils affirment vaut tout autant que ce que disent les évangéliques et Lydia doit donc démêler les choses pour leur montrer la voie du salut selon les Écritures.

À partir de janvier 1947, des travaux majeurs à l'église de l'Oratoire obligent la congrégation à se réunir dans les locaux du YMCA central. Au lieu des trois classes de l'école du dimanche, il n'y en a plus qu'une. Cependant, c'est à ce moment que cette congrégation devient indépendante financièrement de la Mission, ses fidèles en nombre croissant se montrant généreux, L'Oratoire obtenant régulièrement un dizaine de conversions chaque année. Lydia trouve que les études bibliques qui se font dans les maisons le soir sont une occasion pour elle de mieux expliquer la parole de Dieu à des catholiques qui la connaissent si peu. Elle souhaite à ce moment la réouverture de l'Institut Feller (fermé durant la guerre et ayant servi de camp d'internement¹), car les enfants de convertis du catholicisme pourraient y être instruits et éclairés par l'Évangile, c'est ce qui se produira l'année suivante.

Pour les familles de L'Oratoire qui ne peuvent assister aux réunions de prières du mercredi soir, elle se rend dans les maisons où les gens étudient la Bible et chantent des cantiques. Cela porte des fruits et amène parfois des conversions. Le cercle missionnaire des dames de L'Oratoire est très actif et l'école du dimanche réjouit les moniteurs. On y trouve des enfants qui pensent s'engager dans l'œuvre missionnaire à leur tour. Elle donne le cas de deux adolescents qui expliquent la Bible et l'illustrent à leur façon dans deux familles différentes.

Le rapport de 1948-49 est encore plus explicite. car il présente une photos, p. 9, de madame Dubois en train d'expliquer la Bible dans une réunion de cuisine.



Les réparations sont terminées à L'Oratoire et la communauté peut réintégrer sa chère église. Cependant, le rapport 1950-1951 donne le pied à terre de Lydia à l'Église baptiste de Montréal Est alors sous la responsabilité du pasteur Stuart Fraser Gillespie et où elle poursuit le même genre d'activité.

¹ Voir à ce sujet le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, n° 54, p. 1-2 et Marie-Claude Rocher, *De pierres et de prières*, 2020, Éditions du monde ordinaire, 247 p., p.50-51 avec illustrations.

C'est un moment clé qui va mener à la transformation de la Mission. En effet, on indique en 1951-52 que deux étudiants de l'Université baptiste McMaster, John Gilmour et Nelson Thomson (en plus de Charles Foster l'initiateur du mouvement) pensent devenir missionnaires francophones au Québec. C'est pourtant cette même année qu'en avril 1951, elle quitte en vue de son prochain mariage. On rappelle le service remarquable qu'elle a rendu à la Mission au fil des années et on accepte sa démission avec regrets, lui souhaitant toutes les bénédictions possibles dans sa nouvelle vie.

À partir de là, nous ne disposons que d'informations partielles sur le reste de sa carrière. Il semble d'abord que son projet de mariage ne se soit pas réalisé, car nous la retrouvons dans une liste électorale de 1957, toujours veuve, habitant chez son fils Samuel, qui a alors 25 ans, est employé de bureau et est marié depuis 1954. Il est probable qu'elle ait continué de se rattacher à L'Oratoire et qu'elle se soit occupée de l'école du dimanche, demeurant par ailleurs active dans cette communauté, compte tenu des indices trouvés par la suite. Il est possible qu'elle ait fait du colportage dans la région de Marieville ou qu'elle été institutrice déjà ce moment-là à l'Institut Feller. Nous ignorons comment elle gagnait sa vie durant cette période.

C'est le 13 juillet 1963, après 50 ans de veuvage, qu'elle se remaria à Marieville avec Silas-Jean-Baptiste Brouillet (chauffeur de taxi alors qu'elle se dit ménagère). Ce dernier était né le 13 février 1886 à Sainte-Angèle-de-Monnoir (Rouville) dans une famille de convertis. Il avait épousé en 1916, Nelda Auclair (1891-1919), mais elle était décédée peu après de sorte qu'il avait de nouveau convolé le 6 janvier 1920 avec Aurore-Emma Malboeuf (1895-1961) qui lui a donné cinq enfants entre 1920 et 1932. Elle avait demandé la séparation de biens en 1946 sans que nous en connaissions les raisons. Aurore venait de décéder deux ans auparavant quand Silas épousa Lydia Coelho en 1963. Cette nouvelle alliance ne durera pas longtemps puisque son nouveau mari décédera à son tour à Chambly le 4 mai 1965, Lydia se retrouvant malheureusement seule encore une fois.

Cette même année, elle est employée comme institutrice à l'Institut Feller que John Gilmour est en train de refranciser. L'apport d'une francophone dans les basses classes était sûrement plus que bienvenu. Cependant l'institution va fermer deux ans plus tard et elle devra encore se chercher de l'emploi. En 1968, une autre liste électorale nous indique qu'elle est superviseuse à Lachine pour l'Armée du salut, sans doute pour quelques années, ayant encore trouvé moyen d'être avec les gens et de servir une cause religieuse. Nous ne savons pas ce qu'elle a fait ensuite. Il semble que ce soit au tournant des années 1960 que Samuel ait déménagé en Ontario à Saint Catharines (région de Niagara) et qu'il y a été longtemps agent d'assurances. À une date qui nous est inconnue, elle ira habiter chez lui et y décédera le 12 juillet 1983, âgée de 78 ans.

Information sur ses deux enfants

Jean-Henri est né à Seraing-sur-Meuse (Belgique) en région wallonne le 29 mars 1927. Il habite toujours Montréal en 1945, mais il étudie alors au Collège Bob Jones de Cleveland au Tennessee. Ce collège avait été fondé par un évangéliste en 1927 et présentait un cadre de formation particulièrement religieux, visant à garder les valeurs

chrétiennes chez les élèves à l'adolescence. Le collège se spécialise en arts et en sport. Il l'a probablement fréquenté pendant deux ans. Il se forme ensuite comme professeur dans une école normale américaine et trouve un emploi d'enseignant dans ce pays.



Il est professeur de High School quand il épouse à Montréal le 23 août 1952, à l'église presbytérienne Saint-Luc, Francine-Andrée Hurtubise (opératrice chez Bell Téléphone) née le 5 avril 1931 à Montréal, tous deux étant

protestants. On apprend ainsi qu'il enseigne à la senior high school de Waterville où ils iront habiter. Ils auront un fils qui se prénomme Richard. Jean-Henri poursuit une carrière dans l'enseignement, le seul indice que nous ayons par la suite est sa présence au Collège Baldwin que nous n'avons pu localiser. Il est décédé le 29 février 2012 en Suisse alors que son épouse et lui se préparaient à revenir dans l'État du Maine où habitait leur fils Richard. Compte tenu de sa formation très religieuse, il est probable qu'il ait soutenu divers mouvements religieux à l'image de son frère, mais nous n'avons rien pu trouver dans ce sens.

Samuel-Robert est né à Hull le 18 mars 1932. Il est employé de bureau comme son épouse Dorothy Frances Hazle, née le 3 octobre 1927 à Latuque (Québec) quand ils se marient à Montréal le 19 juin 1954, à la People Church (Associated Gospel Churches) Ils habiteront Roxboro. Ils déménageront par la suite à St Catharines en Ontario (région de Niagara) et il travaillera longtemps pour la London Life Insurance Co. Ils auront deux fils Robert (Lynda) et John (Marilyn). On l'a vu, c'est chez lui que s'est installée sa mère qui y décédera en 1983.



Il a pris sa retraite assez tôt (en 1992, il aurait eu 60 ans) et a passé ses hivers en Floride. Il s'était occupé des Gédéons (distribution de bibles) pendant longtemps, des Child Evangelism back yard Bible Clubs, des Seafarers Ministry en Floride et de Christar (International Missions). Il était donc actif du point de vue religieux dans la tradition familiale. Décédé du cancer au Welland County General Hospital le 29 avril 2020.

15 mars 2021

Jean-Louis Lalonde

Sources

L'Aurore, 23 septembre 1938, p. 6 et octobre 1983, p. 7.

Rapports annuels de la Mission de la Grande-Ligne, 1938-1952.

Formulaires de mariage québécois de la Société généalogique canadienne-française.

Naissances et décès 1926-1996 au Québec de la même société.

Arbre franco-protestant dans Ancestry.ca pour les fiches de Robert et de Lydia et certains actes sur les enfants.

Notice nécrologique de Samuel-Robert Dubois.